



ALIZÉE,
MÉCANO
ET PILOTE

« Les courses de Bangers, c'est une grande famille »

Ce 24 septembre, Tipik diffuse le documentaire de Julien Henry « Se crasher pour exister ». Il suit cette jeune femme et d'autres adeptes de la vitesse sur le circuit fermé de Warneton.

« J'ai été élevée dans les voitures. Mon papa, mes tontons, les cousins, tout le monde fait des courses de Bangers. C'est même une famille qu'on s'est créée. On récupère des voitures qui ne passent plus au contrôle technique, on les rachète le prix de la ferraille – souvent 200 euros – et on les démonte complètement. On les met à nu puis on fixe des protections sur la carrosserie, derrière le siège conducteur. Le week-end, on est toute une bande à se retrouver à fabriquer les voitures des uns des autres et à rouler. Le Bangers, c'est notre vie, c'est notre passion. Tout le monde connaît tout le monde. Mon conjoint et moi on a grandi ensemble, on s'est mis ensemble il y a dix ans. Quand il a commencé à courir, j'étais sa plus grande supportrice.

» Le principe des courses de Bangers ? Finir le dernier vivant sur la piste ! Pendant un laps de temps de dix minutes, sur circuit fermé, à fond sur l'accélérateur, on se rentre dedans, on crashe les bagnoles. A 6 ans, quand j'ai assisté à ma première course, je me suis tout de suite dit que ce n'était pas parce que j'étais une fille que je ne pourrais pas y participer. Puis, j'ai vu ma mère rouler et à 16 ans, avec une dérogation parentale, j'étais dedans. Mon papa était super-fier de moi mais il avait tellement peur qu'il restait de l'autre côté des gradins pendant mes courses. Il revenait en courant seulement s'il entendait qu'il y avait

un accident. Il respirait enfin quand on lui disait que ce n'était pas moi qui étais impliquée...

» C'est sûr qu'il y a des accidents, on peut se casser une jambe, un bras... Moi, j'ai fait une commotion après un choc mais il n'y a jamais eu de morts sur la piste du Speedway. On est protégés par l'arceau, le casque, une minerve, moi je portais des genouillères... Bon, c'est le dos qui prend avec les coups... On a mal tout le temps.

» Je n'ai jamais eu peur de me faire mal. J'ai plutôt le stress de ce qui se passe. Avant de monter sur la piste, j'ai une telle montée d'adrénaline que ma jambe tremble sur la pédale d'accélérateur.

Et puis, je me lâche. C'est le seul endroit où je peux me défouler, faire ce que je veux. Je suis toujours à fond, pied au plancher, à 120, 130 km/h en ligne droite, à fond aussi dans les virages, à te décoller des voitures qui te collent, à foncer dans les autres, à te prendre des chocs. Attention, sur la route, je ne conduis pas comme ça : je respecte les limitations de vitesse. On dirait une mamie !

» En général, je finissais quatrième ou cinquième parce que les garçons ont des voitures plus puissantes. Au classement général, j'étais trentième sur cent cinquante et la première fille. Quand j'ai commencé, on était trois, quatre filles à rouler parce que nos parents se connaissaient. Evidemment, il y a des machos... qui disent que les filles ne savent pas rouler. Du coup, ça te

lance une magnifique réputation... Les deux dernières années, cela a été plus ouvert aux filles. On était huit sur cinq cents pilotes.

» Depuis que je suis gamine, j'ai vu et aidé mon papa à faire ses voitures. Et comme je voulais faire du Speedway, il fallait que je sache préparer et réparer ma voiture. Du coup, j'ai voulu faire des études de mécanique. Mes parents n'étaient pas trop pour parce qu'ils savaient que j'allais être la seule fille au milieu de garçons. De fait, j'étais la seule dans une classe de trente-cinq gars. J'ai pas trop rigolé au début, mais j'ai pas abandonné. Cela n'a pas été simple non plus pour trouver un garage qui m'accepte. Dans cinq garages, on m'a dit qu'ils ne prenaient pas les filles... A la fin, ma mère s'est énervée et elle a téléphoné elle-même dans un garage qui m'a, au final, prise en alternance. Après mon BTS, ils m'ont embauchée.

» Aujourd'hui, j'ai une fille de 20 mois, j'ai repris l'autocross parce que le circuit de Warneton ne rouvrira plus. C'est vraiment dommage parce qu'il représentait tellement pour nous. C'est lui qui a rendu notre passion énorme. On s'y retrouvait tous les week-ends, on était pressés d'y être, il nous donnait une telle joie de vivre, et on se souvient encore de son odeur si unique d'embrayage qui cramait sur le macadam. Ce circuit, il avait une âme.

» Mais bon, la course, on a ça dans le sang. Ma fille n'a que 20 mois mais on lui a déjà acheté une petite Audi électrique et elle s'éclate. Mon conjoint et moi, on va d'ailleurs l'inscrire au club de karting dès ses 2 ans. » ■

“ J'ai une telle montée d'adrénaline que ma jambe tremble sur l'accélérateur ”